

Major J.-G. POULIN

696

**HEURES
D'ENFER**

AVEC LE
ROYAL 22^e RÉGIMENT



ÉDITIONS A·B QUÉBEC

Droits réservés, Ottawa, 1946.

Major J. G. POULIN

696 HEURES D'ENFER

AVEC LE

ROYAL 22^e RÉGIMENT

*Récit vécu et inspiré d'un journal
tenu tant bien que mal au front.*

ÉDITIONS A-B

QUÉBEC

DISTRIBUTEURS

BEAUCHEMIN

MONTRÉAL



Major J.-G. POULIN

Le major J.-G. Poulin s'engage, comme lieutenant, dans le Royal 22^e Régiment, part pour outre-mer en novembre 1939.

Plusieurs fois cité à l'ordre du jour, décoré, promu major à 24 ans, se distingue particulièrement à l'attaque des points 194 et 131, en Italie.

Passe, avec le régiment, en France, en Belgique et prend part aux campagnes de Hollande et d'Allemagne.

AVANT-PROPOS

Avant même que le lecteur n'ait le temps de lire, ne serait-ce qu'un chapitre, avant même qu'il n'ait songé à "disséquer" le récit qui va suivre, tant au point de vue substance que forme littéraire, et à accuser l'auteur d'ostentation, je tiens à prévenir les coups, à légitimer certains faits et excuser l'emploi constant du "moi" dans ces lignes.

"Six cent quatre vingt-seize heures d'enfer avec le 2^e", est né d'un journal réel tenu par l'auteur, durant l'assaut du 1^{er} Corps d'infanterie canadien, contre la ligne Gothique en Italie. Certains passages de ce journal furent rédigés soit dans un fossé, soit au milieu des ruines encore fumantes d'une maison détruite par l'action; d'autres passages furent griffonnés à la hâte sur un vieux bout de papier durant quelques minutes de répit que l'ennemi accordait parfois involontairement.

Redigées dans un décor, où tout témoignait avec une éloquence terrible des atrocités de la guerre, redigées dans un décor où les cadavres alliés et ennemis cotoyaient hideusement les carcasses mutilées d'animaux divers, où les maisons et les villages en ruines attestaient dans leur silence de mort, de la violence effroyable avec laquelle l'ouragan de feu et de sang déchaîné par la main de l'homme avait frappé, ces lignes ne peuvent qu'exprimer en toute sincérité, les souffrances physiques et morales endurées par le soldat au front; elles ne peuvent qu'ex-

→ primer misérablement les réactions psychologiques et morales de celui dont le système est soumis de façon si intense, aux horreurs de la guerre. C'est donc à dire que le récit qui va suivre, est essentiellement vrai, les personnages, qui y sont mentionnés, ont réellement existé et ceux qui vivent encore aujourd'hui peuvent en confirmer la véracité. Les diverses actions narrées dans ce volume ont réellement pris place et même si elles semblent exagérées parfois, elles sont néanmoins véridiques croyez-m'en.

Mon seul regret est que ma plume ne puisse rendre, avec toute l'éloquence voulue, un récit héroïque qui aurait été digne d'avoir pour auteur un maître, et non un vulgaire amateur comme moi. Que ne puis-je rendre avec précision et éloquence, les sentiments de joie et d'horreur, les pensées intimes du soldat qui se sent constamment guetté par la mort, brûlé par le désir de vivre pour retourner vers les êtres aimés, ses réactions physiques et morales éprouvées dans les moments d'horreurs indicibles où il devait ramasser tout son courage pour maîtriser ses nerfs et garder sa raison.

Quand au retour constant du "moi" dans ce récit, le lecteur me le pardonnera volontiers s'il songe que ces lignes furent inspirées d'un journal tenu au combat, qu'elles ne peuvent par conséquent que refléter un caractère personnel. Si les "je" et les "moi" reviennent souvent, c'est que je fus le centre de tout ce qui se passait durant cette période et j'ai voulu en parler exactement comme je l'avais vu et vécu.

Le caporal Veillette, le dernier sous-officier du peloton de Pelletier, était tombé à quelque quinze pas d'une des casemates et il fallait aller le chercher. Deux de mes brancardiers, les soldats Hacault et Cloutier, avec comme seule arme un drapeau de la croix rouge, partirent bravement et allèrent donner les premiers soins à Veillette, en plein sous le nez de l'ennemi, puis le ramenèrent sur une vieille porte de bois en guise de litière.

Ici, permettez-moi en passant de rendre hommage à ces vaillants brancardiers qui, armés seulement de leur courage, bravaient la mitraille et les éclats d'obus pour sans cesse porter secours aux blessés. Ils étaient infatigables et leur courage n'avait d'égal que leur grandeur d'âme. J'aimerais aussi faire remarquer que l'ennemi, (bataillon de parachutistes d'élite) bien qu'il

fût féroce au combat et sans pitié, respectait la croix rouge et les brancardiers. En certain cas, j'ai vu un brancardier ennemi sortir de ses lignes pour venir prêter main forte à nos brancardiers dans le "no mans' land". J'ai entendu bien des histoires disant que l'ennemi tirait parfois sur la croix rouge. Pour ma part, je ne l'ai jamais vu et je crois que si cela est arrivé quelquefois (ce qui est fort possible,) c'était peut-être dû à quelque imbécile dont le doigt nerveux pourrait avoir fait partir la détente accidentellement. Je ne veux pas ici essayer de faire passer les allemands pour des anges de vertu, mais je veux dire qu'en général, ceux à qui nous avons eu à faire face, respectaient la croix rouge. Ils se battaient rudement, avec cruauté même, mais en gentilshommes. D'ailleurs, pour notre part, il n'y avait rien de tendre dans notre attitude !!!

Il y a des gens que l'action et la mitraille rendent nerveux ; d'autres sont comme paralysés par la peur et ne peuvent agir. Chez-moi, il se produisait une curieuse réaction. A mesure que les jours passaient, que les nuits sans sommeil s'ajoutaient les unes aux autres, à mesure que la fatigue et la faim venaient s'ajouter à nos misères, je sentais croître en moi une impatience et une rage que je ne pouvais que difficilement contrôler. Plus je voyais tomber de mes hommes, plus je devenais avide de vengeance, et sans pitié pour l'ennemi. Ceux qui firent partie de la compagnie "D" sous mon commandement peuvent le dire. Mes ordres avant l'attaque se terminaient invariablement par : "Autant que possible, pas de prisonniers".